" L'HOMMAGE FRANÇAIS " [illegible]

L'EFFORT

DE LA

FEMME FRANÇAISE

PAR

Louis BARTHOU

Ancien Président du Conseil

PUBLICATION DU COMITÉ
" L'EFFORT DE LA FRANCE
ET DE SES ALLIÉS "

[illegible]
LIBRARY

BLOUD & GAY
EDITEURS
PARIS — *3, Rue Garancière*
BARCELONE — *35, Calle del Bruch*
1917

Tous droits réservés

VI

SOUS le titre: L'Effort de la France et de ses Alliés, *il s'est fondé à Paris, sous la présidence de M. Stéphen Pichon, un Comité de Conférences dont le but est d'expliquer au grand public le persévérant effort fourni par les Alliés.*

Montrer avec pièces à l'appui que les peuples à qui la guerre fut imposée et qui luttent pour la liberté du monde sont dignes les uns des autres, faire comprendre ce qu'il y a de grand et de beau dans le devoir qu'ils accomplissent, de noble et de profond dans l'idée qui les mène, tel est le programme du Comité.

En rendant ainsi justice à l'héroïsme et à la fidélité de nos vaillants compagnons d'armes, le Comité est en droit de compter que la France recevra d'eux pareil hommage ; aux manifestations organisées dans notre pays en l'honneur des Alliés, succéderont chez eux des conférences qui diront toute la grandeur de l'effort français.

Les premières conférences organisées sous le patronage du Comité ont obtenu, dans les diverses villes où elles furent faites, un éclatant succès. Les auditeurs ont, à maintes reprises, exprimé le désir d'en posséder le texte qui n'offrira pas moins d'intérêt aux personnes n'ayant pu assister à ces réunions.

Nous reproduisons, en appendice, les documents relatifs à la conférence : programme de la séance, allocution du ou des présidents, etc.

Ainsi présentées, nous espérons que les études qui, sous le titre général : L'Hommage Français, *formeront la série des publications du Comité :* L'Effort de la France et de ses Alliés, *trouveront auprès de nombreux lecteurs un accueil encourageant et de nature à engager leurs promoteurs à en poursuivre le développement.*

L'EFFORT DE LA FEMME FRANÇAISE

.....

Mesdames, Messieurs,

Le 4 août 1914 toute la France, provoquée par l'agression brutale de toute l'Allemagne, s'est levée pour toute la guerre dans un élan qui a égalé cette journée immortelle aux plus grands souvenirs de notre histoire nationale. Aujourd'hui, après trente-trois mois de lutte, tout ce qui survit de la France reste debout pour conduire la guerre jusqu'aux fins libératrices et réparatrices dont seule la victoire peut assurer et prolonger la réalisation. La femme française, haussée d'un coup aux devoirs suprêmes, a pris, dans cette union et dans cette lutte, sa part d'action et son rang d'honneur. Elle a été l'un des éléments décisifs de la défense nationale. Ceux qui disent que la guerre l'a réhabilitée compromettent leur hommage par une injure. La femme française n'avait pas besoin d'une réhabilitation. Il lui suffisait, pour qu'elle fut bien jugée, d'être mieux connue. Le roman et le théâtre l'avaient calomniée en lui prêtant, dans une généralisation tendancieuse et injuste, des habitudes et des mœurs contre lesquelles se révoltait la pruderie allemande. On peut avouer aussi qu'elle n'a pas été étrangère aux faux jugements que l'on portait sur elle. Il y avait comme un défi dans sa coquetterie bizarrement outrée et dans les excès de certaines modes, où s'attestaient moins la pureté et la sûreté du goût français que l'audace triomphante d'une invasion installée chez nous comme chez elle. Les apparences lui donnaient tort.

Quand la guerre a éclaté, la femme française s'est retrouvée et elle s'est révélée. Elle a été digne de la France. Ce sont les grandes épreuves qui secouent et exaltent les grands cœurs. La guerre de 1870 fut une épreuve douloureuse dont la femme sortit à son honneur. Les parisiennes avaient supporté les périls et les privations du siège avec un courage que le poète de l'*Année terrible*, témoin de leur héroïsme, célébrait en vers admirables .

Quant aux femmes, soyez très fières, en ce moment
Où tout penche, elles sont sublimes simplement...
La Prusse tient Paris, et, tigresse, elle mord
Ce grand cœur palpitant du monde à moitié mort.
Eh bien ! dans ce Paris, sous l'étreinte inhumaine,
L'homme n'est que Français et la femme est Romaine.

Elles acceptent tout, les femmes de Paris,
Leur âtre éteint, leurs pieds par le verglas meurtris,
Au seuil noir des bouchers les attentes nocturnes,
La neige et l'ouragan vidant leurs froides urnes,
La famine, l'horreur, le combat, sans rien voir
Que la grande patrie et que le grand devoir.

Certes, les femmes de 1870, et non pas seulement celles de Paris, méritaient ce magnifique hommage, mais l'âpreté de la guerre actuelle, qui a jeté aux frontières tous les hommes valides, et sa férocité implacable, et sa longueur imprévue, que tous il y a trois ans auraient jugée impossible, ont imposé à la femme et exigé d'elle des vertus et des sacrifices que l'année terrible n'avait pas connus. A cette époque, d'ailleurs, la femme française aurait-elle pu les pratiquer? Par le cœur, oui, mais il est des tâches auxquelles le cœur, si grand et si généreux soit-il, ne saurait suffire. M^me^ Jules Siegfried dont l'impartiale autorité ne peut être mise en doute par personne, a écrit là-dessus quelques lignes décisives : « Leur instruction rudimentaire, l'habitude qu'elles avaient prise de se taire dans leur famille lorsque des discussions d'ordre politique ou religieux éclataient, l'aumône qui était, dans ce temps-là, la seule préoccupation philanthropique des femmes de bien, tout cela ne les préparait pas à jouer, pendant la guerre, un rôle prépondérant. Leur cœur de mère, de femme, d'amie, souffrit profondément. Mais, à cette époque, les hommes qui partaient pour l'armée étaient rares et un grand nombre de familles restaient indemnes. »

En 1914, soit à la suite d'une éducation spéciale, soit à la suite du mouvement général des idées et des esprits, la femme française était mieux préparée qu'en 1870 à remplir tous ses devoirs. D'autre part, la solidarité française s'est développée, sous le coup des événements, jusqu'à embrasser toute la nation. A la différence de 1870, il n'est presque pas de famille que la guerre ait épargnée. Les privations, les inquiétudes, les angoisses ont franchi les seuils que la mort, dont hélas ! la besogne n'est pas achevée ! a épargnés encore. Quelle femme n'a pas souffert ou ne craint pas de souffrir? Pourtant, brisés ou menacés, leurs cœurs ne défaillent pas. La douleur, loin de se dérober au devoir, l'appelle et s'y exalte. C'est la seule atténuation, puisqu'aucune consolation n'est possible, qui convienne aux âmes fortement trempées. Les femmes que le malheur a frappées, mères, épouses, filles, sœurs, fiancées, restent debout à l'image de la France meurtrie, qui ne peut pas, qui ne veut pas mourir. Leurs larmes qui, hélas ! n'en sont pas moins amères, coulent en dedans. C'est pour soutenir les autres que ces femmes se contiennent. Avec un stoïcisme dont la simplicité rehausse la grandeur, elles donnent en exemple, et sans chercher à se faire valoir, non leur douleur, mais leur courage. Et c'est une façon sublime de rendre leur douleur bienfaisante. Écoutez un grand écrivain : « Pour

ce qui est de moi-même, a écrit Pierre Loti, à ces heures grises comme nous en traversons tous, dans le découragement de sentir s'éterniser la guerre, dans la détresse d'avoir ses fils au front, à ces heures courtes mais inévitables où il semble que l'on s'affaisse, il m'est arrivé de me réfugier auprès de femmes qui venaient de perdre ce qu'elles avaient de plus cher au monde, un fils unique, et qui traînaient des deuils éternels sous leurs longs voiles noirs. Et c'est encore auprès de celles-là que j'ai acquis le plus de résignation, trouvé le plus de réconfort. » Je sais, pour en avoir recueilli l'expression angoissée, la sincérité d'un tel aveu. Où ces mères puisent-elles leur force? Dans leur sacrifice. Elles s'oublient pour penser à la France. Le grand poète l'a dit aussi :

Les mères ont un but profond, vivre en leur fils.
De là leur dévouement sacré : tout les ramène
Au devoir, et leurs cœurs sont toute l'âme humaine.

Les cœurs des mères ont été une des plus nobles parties de l'âme française. Ce n'est pas assez de dire qu'elles ont égalé les mères spartiates : elles les ont dépassées. J'ai déjà cité dans un passage de *L'Emile* : « Une femme de Sparte avait cinq fils à l'armée et attendait des nouvelles de la bataille. Un ilote arrive : elle l'interroge en tremblant. — Vos cinq fils ont été tués. — Vil esclave, t'ai-je demandé cela? — Nous avons gagné la victoire. La mère court au temple et rend grâce aux dieux. » La scène a de la beauté, mais la rudesse brutale et l'insensibilité apparente de cette mère l'élève trop au-dessus de la condition humaine. Je lui préfère cette vieille penchée, en 1914, près de Verdun, sur une tombe fraîche. Des gendarmes l'interrogent « J'arrive de la Rochelle, répond-elle. Cinq de mes fils étaient déjà morts dans cette guerre. Je suis venue ici, où il est enterré, pleurer le sixième, mon dernier. » D'un mouvement spontané, les quatre hommes, émus par la grandeur tragique de ce spectacle, rendent les honneurs militaires et présentent les armes. La mère se redresse, et, dans un sanglot, elle pousse le cri sublime, que ses morts et son cœur lui inspirent : « Vive la France quand même. »

C'est pour la France qu'elles donnent leurs fils ; c'est pour la France que leurs fils donnent leur vie. En survivant à leurs fils, elles se donnent deux fois. Il peut parfois y avoir plus de courage à vivre qu'à mourir. La mort d'un soldat est une délivrance, que la gloire accompagne ; la vie est un fardeau, dont le poids écrase douloureusement les épaules. Et peut-être y a-t-il des inquiétudes pires que la mort. Songez à ce que renferme ce seul mot : « disparu », qui dit tout parce qu'il ne dit rien. Songez aux mères qui sont, depuis la retraite de Charleroi, sans nouvelles

de leurs enfants, songez aux cauchemars qui hantent leurs nuits, à l'obsession dévorante qui ronge leurs cœurs, à leurs faux espoirs suivis d'abattement, à leurs angoisses qui n'ont pas cessé d'espérer! Le doute est un enfer : leur existence est un calvaire. Elles veulent savoir. En voici une, dans les Vosges, qui a neuf enfants, dont huit garçons. Deux sont portés « disparus », un troisième va partir, et le père attend son ordre d'appel. Elle pousse, vers le service qui peut la renseigner, un cri à la fois suppliant et ferme. Je respecte sa mauvaise orthographe : « Je vous prie de bien vouloir me donner de ses nouvelles le plus tôt possible, qu'elle soye bonne ou mauvaise; ne me cacher rien, car je suis bien courageuse puisque *c'est pour défendre notre france et nos terres si dure à chérire.*

(En post scriptum) : Ne me caché pas s'ils ne sont plus, car je serai fier de mes chères enfants. »

J'emprunte au dossier du même service deux autres lettres prises au hasard. Elles montrent que les épouses, anxieuses du sort de leurs maris, n'ont pas, dans leur impatience de la vérité, un moindre courage que les mères, incertaines de l'existence de leurs fils. Heureuses, ou plutôt hélas! moins malheureuses, celles auxquelles des enfants donnent des raisons de vivre! Celle-ci exprime son angoisse avec une simplicité terrible : « Je vous serais infiniment reconnaissante si vous pouviez me dire réellement ce qu'est devenu mon mari, je préférerais savoir la vérité que de vivre dans l'incertitude que me laisse ce mot « disparu », qui laisse supposer bien des choses.

« Heureusement pour moi que j'ai mes enfants pour avoir un peu de courage et qu'ils ont besoin de moi, car ils sont encore bien jeunes. »

Cette autre, avec une sobriété encore plus grande, montre une force égale et la même soumission au destin : « Étant sans nouvelles de mon mari depuis le mois d'août, je vous serai très reconnaissante de bien vouloir m'en donner, si c'est en votre pouvoir et quelles qu'elles soient, car je suis mère et capable de supporter le plus lourd chagrin... »

Les sœurs valent les mères, comme les filles valent les épouses. Je ne saurais m'interdire de citer, parce qu'elle a été publiée, la lettre écrite, en septembre 1914, par ses sœurs lorraines à un soldat mécanicien du parc d'aviation de Romigny. Se lasse-t-on de citer Plutarque? Je préfère, d'ailleurs, à ses récits apprêtés, où la légende a une très grande part, la vérité toute simple de cette lettre, qui, écrite sans orthographe et sans grammaire, aura une place d'honneur dans toutes les anthologies du patriotisme français.

« Moyen, le 4 septembre 1914.

« Mon cher Edouard,

« J'apprend la nouvelle que Charles et Lucien sont morts dans

la journée du 28 août, Eugène est blessé grièvement, quant à Louis et Jean ils sont morts aussi.

« Rose est disparu.

« Maman pleure, elle dit que tu sois fort et désire que tu ailles les venger.

« J'espère que tes chefs ne te refuseront pas ça. Jean avait eu la légion d'honneur, toi succède-le.

« Ils nous ont tous pris; sur onze qui faisaient la guerre, huit sont morts, mon cher frère fais ton devoir, l'on demande que ça.

« Dieu t'a donné la vie il a le droit de te la reprendre, c'est maman qui le dit.

« Nous t'embrassons de tout cœur quoique nous voudrions bien te revoir avant.

« Les prussiens sont ici. Le fils Jandon est mort. ils ont tout pillé. Je reviens de Gerbevillers qui est détruit. Les lâches.

« Pars mon cher frère, fais ton sacrifice de ta vie, nous avons l'espoir de te revoir car quelque chose comme un pressentiment nous dit d'espérer.

« Nous t'embrassons de tout cœur adieu et au revoir si Dieu le permet.

« Tes sœurs. »

« C'est pour nous et pour la France.

« Songe à tes frères et au grand père en 70. ».

Que penser de telles femmes, de ces centaines de mille de femmes, sinon qu'elles sont dignes des soldats qu'elles pleurent? Je sais ce que vaut un semblable éloge parce que je sais ce que vaut le soldat français devant lequel il faut, pour le bien louer, pour dire son entrain, sa patience, son endurance, sa belle humeur confiante, son héroïsme vainqueur de toutes les épreuves, renoncer aux paroles et fixer notre respect reconnaissant dans la ferveur d'un pieux agenouillement. Mais cet éloge, si grand soit-il, les femmes françaises le méritent. Il en est même parmi elles qui, supérieures aux préjugés sous lesquels on humilie leur sexe, ont tenu tête, dans un rude combat, aux envahisseurs de la France, dominés par une énergie, une présence d'esprit et un tact dont le pays de Jeanne d'Arc n'a jamais perdu la tradition. Je laisse aux poètes le soin de fleurir, sans dénaturer leur histoire, la légende dorée de ces nouvelles héroïnes, et je me borne à emprunter au *Journal Officiel*, qui ne se pique pas de littérature, quelques citations dont la sécheresse a du moins l'avantage de s'accorder avec leur modestie.

C'est d'abord, et comment ne pas la nommer la première, puisqu'elle y a droit de toutes les façons, et par la date, et par l'importance de ses actes, Mme Macherez, présidente de l'Association des dames françaises de Soissons. Sans me laisser tenter par des anecdotes, qui pourtant ont leur prix, je vais, pour elle comme pour les autres, droit au fait, c'est-à-dire au *Journal Officiel*. « A volontairement assumé (avec le concours de plusieurs personnes également citées) la charge et les risques de représenter la ville devant l'ennemi, et défendu avec énergie les intérêts de la population en l'absence du maire et de la plupart des membres du conseil municipal. Malgré un bombardement intense qui a ruiné en partie la ville, a pris les mesures les plus efficaces pour maintenir le calme et l'ordre dans la ville et protéger la vie des habitants. »

Dans le même département de l'Aisne, Mlle Chéron, institutrice laïque à Bouffignereux, a mérité une citation qui ne renferme pas un moindre hommage : « A montré, dans des circonstances difficiles, la plus grande énergie. Chargée des fonctions de secrétaire de mairie et seule au moment de l'arrivée des Allemands, elle ne s'est pas laissé déconcerter par les menaces et a tenu tête à leurs exigences avec une décision et un sang-froid remarquables. Lors du retour de nos troupes, elle a assuré le service du cantonnement et de l'alimentation. Elle a pris elle-même toutes les mesures pour l'identification et la sépulture des morts. Enfin elle a su prévenir la panique au cœur du bombardement par son exemple, son attitude et ses encouragements à la population. »

A côté de cette mairesse et de cette institutrice, j'entends par là au même rang qu'elles, il faut nommer trois religieuses qui, elles aussi, ont, face à face et les yeux dans les yeux, résisté aux Allemands. Je les cite dans l'ordre même où le *Journal Officiel* leur a rendu justice et avec ses propres termes :

C'est, dans la Meuse, la sœur Marie, à qui j'ai eu l'honneur d'être présenté, et dont la physionomie, vous le savez, Barrès, n'est pas de celles qui se laissent oublier. « Mlle Rosnet, Marie, sœur de l'ordre de Saint-Vincent-de-Paul, supérieure de l'hospice de Clermont en Argonne. Est demeurée seule dans le village. A fait preuve, pendant l'occupation, d'une énergie et d'un sang froid au-dessus de tout éloge. Ayant reçu de l'ennemi la promesse qu'il respecterait la ville en échange des soins donnés par les sœurs à ses blessés, a protesté auprès du commandant allemand contre l'incendie de la ville en lui faisant observer que « la parole d'un officier allemand ne vaut pas celle d'un officier français » et a obtenu ainsi l'envoi d'une compagnie de sapeurs qui a combattu le feu. A prodigué aux blessés tant allemands que français les soins les plus dévoués. »

C'est, en Meurthe-et-Moselle, la sœur Constance, supérieure de

l'hospice de Badonvillers. « Pendant les trois occupations allemandes successives de 1914, assistée des sœurs de l'hospice, est restée courageusement sur la brèche, nuit et jour, en dépit du danger, et s'est multipliée avec un admirable dévouement. »

C'est dans l'Oise, le sœur Etienne : « Mme Brasseur, sœur Etienne, supérieure des filles de Saint-Vincent-de-Paul, de l'hôpital de Compiègne. Depuis le début de la guerre, à la tête du personnel dont le dévouement inlassable est digne de tous les éloges, a prodigué à de nombreux blessés les soins les plus intelligents et les plus éclairés. Lors de l'occupation allemande, a su, par son sang-froid et son attitude énergique, assurer la sauvegarde de l'établissement qu'elle dirige. Son initiative courageuse a permis à plusieurs soldats français d'échapper à la captivité. »

Voici une admirable citation qui a récompensé le courage professionnel de Mlle Deletete, receveuse des postes et télégraphes, à Houplines (Nord). « Déclinant l'autorisation d'évacuer qui lui était donnée, est restée à son poste malgré le danger. Le 10 octobre, les Allemands pénètrent dans son bureau, brisent les appareils et la menacent de mort. Mlle Deletete, qui a mis ses valeurs et sa comptabilité en sûreté, fait preuve du plus grand sang-froid. A partir du 17, elle supporte le bombardement. Le bureau ayant été fortement endommagé par le feu de l'ennemi, elle se réfugie à l'hospice civil où quatre personnes sont tuées à ses côtés. Elle reprend le service le 23 octobre, et depuis le fait assurer sous les bombardements fréquents qui font de nombreuses victimes. »

Ces femmes ont lutté comme des soldats, dont elles étaient dignes de porter l'uniforme, sans avoir d'autres armes que celles de l'énergie persuasive mise au service d'un devoir civique improvisé. D'autres ont servi de parlementaires. Le *Journal Officiel* du 24 janvier 1915 a rapproché, dans le département des Vosges, deux noms que je ne veux pas séparer ; d'abord Mlle Nicolle à Moyenmoutier : « Pendant les douze jours qui ont précédé l'occupation allemande de Moyenmoutier, a soigné avec le plus grand dévouement trois cents blessés français sans le secours d'aucun médecin. Pendant l'occupation allemande a assuré ses soins à plus de six cents blessés français et allemands, et s'est entremise avec autorité et succès pour obtenir la mise en liberté de soixante otages parmi lesquels M. Keuffer, maire de Moyenmoutier, sur une liste de cent soixante personnes dressée par l'ennemi. » Mlle Sudre, institutrice à Senones : « Au moment de l'entrée des Allemands à Saint-Dié, et alors qu'on se battait encore dans la rue d'Alsace, s'est proposée comme parlementaire. A été tuée, ensuite, pendant le bombardement de Saint-Dié du 29 septembre dans les conditions suivantes : réfugiée dans une cave avec d'autres personnes, a tenu, au plus fort du bombardement, à aller chercher des couvertures pour un petit enfant qui se plaignait du froid. C'est en

quittant la cave qu'elle a été mortellement frappée par un éclat d'obus victime de son dévouement. »

Je ne suis pas sûr que le *Journal Officiel* ait signalé tous les actes de dévouement accomplis par des femmes devant l'ennemi, et je suis moins sûr encore d'avoir relevé, dans cet ordre d'idées, toutes les citations perdues dans ses innombrables colonnes. Recherchez-les vous-mêmes, et, s'il y a lieu, comblez mes involontaires lacunes. Vous n'aurez pas à redouter, malgré les apparences, la fatigue d'une monotonie fastidieuse. Rien ne semble, du dehors, plus uniforme que ces listes du dévouement civique et que ce palmarès de la gloire nationale. Quand on y entre, on en goûte l'infinie variété, la vie nuancée et riche, et, dans l'accomplissement du même devoir, on est frappé du contraste qui existe entre les âges, les situations sociales, les professions. Mais, au fond, ce sont les mêmes cœurs, des cœurs braves, qui battent sous ces robes, auxquelles la guerre, en nous rendant plus justes les uns pour les autres, nous aura appris, aux uns et aux autres, à rendre le même hommage de respect, de reconnaissance et d'admiration. Elle nous aura appris aussi à ne pas dénier aux femmes des qualités administratives dont la fierté dédaigneuse de notre sexe est trop portée à revendiquer le bénéfice. Quand les hommes sont partis un peu brusquement, vers l'arrière, il s'est rencontré des femmes pour prendre une place où le péril devenait plus grand que le profit, je ne dis pas que l'honneur, car l'honneur, tout au contraire, grandissait avec le péril.

Mme Macherez a administré, pendant l'occupation allemande, à laquelle elle a dit : « Le maire, c'est moi ». Mais d'autres femmes ont, en plein bombardement, ou administré directement une commune, ou collaboré à son administration. C'est le cas de Mlle Fiquemont, institutrice à Taissy (Marne). « En l'absence de toute municipalité, a administré cette localité journellement bombardée. Est parvenue, par son dévouement, à assurer, dans cette commune, l'ordre et l'exécution des mesures exigées par les circonstances. A rendu d'éminents services à l'autorité militaire et a fait preuve en toutes circonstances, d'un patriotisme éclairé. A donné un bel exemple de courage civique et d'abnégation personnelle en restant vaillamment à son poste sans jamais interrompre ses fonctions, malgré la douleur que lui a causée la mort de son mari tombé au champ d'honneur. »

C'est aussi le cas de Mme Sonceur, propriétaire à Maidières, en Meurthe-et-Moselle. « Aux heures les plus tragiques, n'a pas un instant quitté son mari, maire de cette commune, resté à son poste, et dont elle fut la plus dévouée collaboratrice. A donné à tous un magnifique exemple de confiance, d'activité souriante, de courage et de bonté. Tombée glorieusement au champ d'honneur, frappée au cœur d'un éclat d'obus. »

Je retiens, de la citation de Mme Sonceur, une phrase qui caractérise exactement son dévouement admirable, mais qui, par une heureuse fortune, peut servir à résumer les qualités dont l'effort de la femme française a été l'expression au cours de la guerre. La femme française a montré « de la confiance, du courage, de la bonté et de l'activité souriante ». J'avoue que j'aime ces derniers mots. Ils disent beaucoup de choses. Ils sont presque un portrait, ou du moins un signalement. La femme française ressemble au soldat français en ce que, même sous l'alarme, sous le danger, sous la mitraille, l'un et l'autre savent sourire. Entre la finesse discrète du sourire français et la grossièreté bruyante du rire allemand, il y a toute la différence qui sépare deux races, dont la plus cultivée n'est assurément pas celle qui prétend l'être et qui, impuissante à séduire, s'essaie brutalement à conquérir. D'ailleurs, quand elle veut jouer de la séduction, elle reste gauche, maladroite et lourde. Elle manque d'aisance et Henri Heine appelait la Prusse « un Tartufe entre les Etats » ; il raillait dans la nature prussienne « une mixture de bière blanche, de mensonge et de sable de Brandebourg ». Quel contraste avec la dignité française qui, d'un mot, sait mettre ces butors à leur place et se venge par une ironie ! J'ai lu l'histoire d'une vieille femme, éclaboussée, dans un village de l'Aisne, par le Kaiser à cheval qui, d'un geste, s'excuse et auquel, les yeux plantés dans les siens, elle dit simplement : « Ce n'est rien, monsieur. Cette boue-là, ça peut encore se laver. » Et je sais un autre mot dont je puis garantir la certitude. Après avoir habité un château dans une région envahie, un des fils de l'empereur fit appeler, le matin de son départ, la châtelaine pour la remercier de son hospitalité. La vieille dame, le regardant en face, lui répondit : « Vous n'avez pas à me remercier Monsieur, je ne vous avais pas invité. » Et elle rentra dignement chez elle. N'est-ce pas aussi une façon de combattre ? La femme française a du cœur et de l'esprit. Ce sont des armes dont elle se sert bien.

J'ai dit que même dans l'angoisse, elle sait sourire. Il y a, dans ce sourire, une force d'exemple et une vertu bienfaisante qui, de l'arrière au front, consolent et réconfortent. Certes, je me plais à répéter que la confiance est en raison directe de la proximité du front, mais le soldat lui-même supporte mieux les fatigues et les périls s'il sent que les chers êtres restés à l'intérieur conservent, avec la confiance, cette activité souriante que la citation du *Journal Officiel* attribuait à Mme Sonceur. Un Français de race, spirituel, loyal et bon, un soldat d'élite, adoré et respecté de ses hommes, le capitaine Dubarle, mort bravement au champ d'honneur, écrivait à une de ses belles-sœurs pour lui recommander de sourire, de rire même, en se dépensant activement au profit des femmes que la guerre avait déjà frappées dans leurs affections ou atteintes dans leurs intérêts. C'est une lettre admirable, qui établit, entre le soldat

français et la femme française, cette solidarité des devoirs et des espérances où ils puisent, l'un et l'autre, leurs raisons d'agir. Je suis sûr qu'elle ne vous paraîtra pas trop longue. Et puis, soldats ou femmes, quand ils sont des héros de France, nous devons laisser parler ces héros.

« Il faut que vous soyez gaie. Vous aussi, vous devez sacrifier toutes vos douleurs, toutes vos angoisses personnelles à la grande idée qui soulève la France toute entière. C'est votre façon d'accomplir un sacrifice pareil à celui que sur le champ de bataille nous consentons chaque jour.

« Il faut qu'à votre façon, au foyer de vos parents, au milieu de votre pays, vous soyez une sorte de soldat brave, joyeux, qui ne pense plus à lui et se bat en riant.

« Si toutes les jeunes filles de France, qui toutes ont mille raisons d'avoir les yeux pleins de larmes, refoulent ces larmes et arborent un beau sourire de confiance et de vaillance, quelle force, quelle émouvante allégresse rayonneront de vos lèvres de femmes à travers la France toute entière !

« L'armée se battra jusqu'au bout. Le seul danger que nous puissions craindre, c'est la lassitude, c'est le découragement publics. Nos pires ennemis seront ceux qui gémiront que la guerre a assez duré, qu'il y a assez de deuils dans chaque foyer, assez de misère dans le pays et qu'il faut avoir pitié des mères et des filles...

« C'est à vous, ma chère Jeanne, à vos sœurs comme à vos amies, qu'il appartient de vaincre cet ennemi et de permettre à ceux que vous aimez d'accomplir leur devoir tout entier. Soyez partout calmes et gaies. Si vous êtes inquiètes, ne le dites pas ; si vous êtes tristes, sachez paraître joyeuses. Si un chagrin vous accable, au-dessus de votre angoisse mettez votre volonté patriotique...

« Quel réconfort pour tous si, là-bas, au foyer souvent évoqué nous vous savons calmes, paisibles, résolues. Quelle couronne nouvelle au front de notre pays que celle que vous lui attacherez ainsi devant le monde entier par votre vaillance et votre grâce intrépides. Enfin, après la victoire, comme la paix nous semblera plus belle et plus douce, puisqu'elle sera notre œuvre à tous, nous en luttant, vous en vous sacrifiant. Et nous aurons combattu et vous vous serez sacrifiées, tous de la même façon : sans regret, sans plaintes, joyeusement...

« Ce devoir que je vous présente avec l'ardeur indiscrète, impitoyable d'un prédicateur improvisé, il s'impose à vous encore bien plus qu'à d'autres... La guerre, jusqu'ici, ne vous a atteinte ni dans votre cœur, ni dans vos intérêts matériels.

« Combien de femmes autour de vous qui ont vu se briser à

jamais l'affection qui était la seule force, la seule raison de leur vie. Combien de femmes aussi qui, en regardant partir ceux qu'elles aimaient ont vu venir la misère, qui ne savent comment demain elles vivront, ou comment elles feront vivre des enfants, déjà peut-être orphelins. A ces sœurs deux fois frappées, à ces infortunées dont tout le bonheur, tout l'avenir est enfoui dans quelque tranchée glacée du Nord, vous devez non seulement l'aide matérielle, mais surtout le réconfort moral. C'est pour elles aussi que vous devez être vaillante, afin de leur communiquer un peu de votre vaillance ; c'est pour elles que vous devez oublier vos petites infortunes, pour mieux soulager leurs infortunes ; c'est pour elles enfin que vous devez vous arracher à vos craintes, à vos regrets anxieux, pour les soulever avec vous au-dessus de nos détresses quotidiennes, dans un grand élan de courage et d'amour, vers la Patrie qui nous demande aujourd'hui un si grand et si courageux sacrifice. »

Le capitaine Dubarle n'a-t-il pas marqué, dans cette belle page, d'un trait précis et fort, l'esprit dans lequel la femme doit remplir ses devoirs de guerre ? Le premier devoir, c'est de rester fidèle à son poste et à sa profession. Les femmes françaises n'ont déserté ni l'un ni l'autre. Religieuses, institutrices, employées des postes et des télégraphes, surprises ou menacées par l'invasion, elles ont continué sous le bombardement, avec un tranquille courage, leur besogne à laquelle elles ont ajouté des garderies, des cantines, des ouvroirs. Ainsi, pour elles, les devoirs professionnels, dont le péril ne les a pas détournées, se sont accrus de devoirs de guerre qu'elles ont rempli au risque de leur vie. Je salue avec respect ces héroïnes, dont les nombre même interdit l'énumération, mais auxquelles il faut associer les noms de M^lle^ Marcelle Semmer et de M^lle^ Emilienne Moreau, vers lesquelles sont justement allées les récompenses officielles et l'admiration publique.

Loin des frontières, sur toute l'étendue du territoire, dans les villes et dans les villages, les femmes se sont partout dépensées en initiatives généreuses, où elles ont mis le meilleur d'elles-mêmes. Le Conseil national des femmes françaises, pour rester digne de son titre, a donné l'exemple. C'est une fédération d'œuvres et de sociétés féminines où les droits revendiqués s'appuient sur les devoirs remplis. Elle s'occupe de l'amélioration du sort de la femme et de l'enfant. La guerre a ajouté à sa tâche ordinaire les exigences de nouvelles besognes. Le Conseil national des femmes françaises a recueilli, en faveur des réfugiés, des sommes importantes. Son *Office de renseignements pour les familles dispersées* n'a pas réuni moins de 2.500.000 fiches qui ont porté sur plus de 200.000 personnes. D'autre part, son *Office central de l'activité féminine* s'est attaché au recrutement du travail féminin et aux soins à donner aux enfants.

Cette initiative collective a été accompagnée ou suivie des initiatives individuelles les plus généreuses.

Partout les femmes ont devancé les circulaires privées ou publiques. « Je ferai de mon mieux, dit une brave institutrice, pour répondre aux intentions de M. le ministre, mais ça nous part tout seul du cœur. » Ces œuvres, où le cœur a inspiré et guidé la raison, comment les dire? J'ai demandé au ministre de l'Intérieur la liste des œuvres de guerre fondées ou présidées par des femmes et qui, remarquez-le bien, se sont ajoutées aux œuvres antérieures. J'en ai compté, rien que pour Paris, 37, dont 24 ont reçu l'autorisation de faire appel à la générosité publique en exécution de la loi du 30 mai 1916. Ici encore une énumération est impossible, et un choix comporterait une part d'injustice dont je ne veux pas courir les risques. Je me borne à mentionner les objets auxquels ces œuvres s'appliquent : soldats aveugles, éclopés, mutilés, réformés, convalescents ou tuberculeux, soldats dans les tranchées, réfugiés civils, prisonniers et pupilles de la guerre, orphelins et veuves, alsaciens-lorrains, artistes malheureux.

Parmi les fondatrices et les présidentes, je relève des femmes de l'aristocratie, de la bourgeoisie et du théâtre ; des catholiques, des protestantes, des israélites, des libres-penseuses. Si j'ajoute que très peu de ces noms sont inconnus, c'est uniquement pour marquer que ces femmes avaient toutes, avant la guerre, fait leurs preuves dans d'autres œuvres. Elles sont les récidivistes du devoir et du dévouement.

Elles me permettront, en raison de son caractère particulier (fondée par des femmes, elle s'adresse à des femmes) et de sa création récente, de réserver une brève mention à l'*Association pour l'enrôlement volontaire des Françaises au service de la Patrie*. Le titre de l'œuvre suffit à en dire l'objet. D'une part, elle recherche, elle rassemble, elle classe, elle offre la main-d'œuvre féminine dans les emplois vacants qui se rattachent directement ou indirectement à la défense nationale. D'autre part, des enrôlées bénévoles, dont les bonnes volontés éparses étaient condamnées à l'impuissance, trouvent l'occasion de s'employer avec méthode dans les garderies, dans les crèches d'usines de guerre, dans les mairies et dans les hôpitaux, dans les œuvres de guerre. L'Association pratique ainsi la solidarité féminine et la solidarité nationale sur les bases les plus larges. En trois mois, elle a obtenu des résultats importants, qu'attestent les remerciements et les encouragements officiels. De vastes espoirs s'ouvrent devant elle. Il faut la connaître — elle n'est fermée à personne et il faut l'aider.

Toutes ces œuvres ont rendu les plus grands services à ceux et à celles auxquels elles sont destinées. Mais n'est-il pas bon d'ajouter qu'elles ont été bienfaisantes aux femmes qui s'y emploient ? Combien n'en est-il pas, parmi elles, dont la guerre a, d'un mot brutal qui dit tout, brisé la vie ! Mères sans enfant,

épouses sans mari, filles sans père, sœurs sans frère, elles restent des femmes au grand cœur, dont la douleur a exalté la tendresse dévouée, qui cache ses larmes pour panser d'autres plaies et consoler d'autres misères. M. Thamin a raconté qu'un inspecteur d'académie trouve un jour, terriblement vieillie, une pauvre femme dont le fils est mort, et qui s'occupe fébrilement à des tricots et à des chandails. « Il faut, lui dit-elle, que je m'emploie autant que je peux, monsieur l'inspecteur, pour empêcher mon pauvre esprit de battre la campagne ».

Il en est, par milliers et par milliers, de ces femmes malheureuses, qui ont trouvé, pour leur esprit et pour leur cœur, un refuge dans les trois sociétés admirables dont se constitue la Croix Rouge française. Ce sont, vous le savez : la Société de Secours aux Blessés Militaires, l'Union des Femmes de France et l'Association des Dames Françaises. A elles seules, dont l'effort s'est traduit par d'immenses services et par des résultats considérables, elles vaudraient l'hommage d'une conférence spéciale, et j'ai quelque honte à ne pouvoir leur faire ici qu'une part disproportionnée et insuffisante. Je les ai vues à l'œuvre sur le front et à l'arrière, dans les hôpitaux, dans les gares, dans les services d'automobiles, dans les cantines, dans les ouvroirs, dans les cercles de soldats, dans les vestiaires. J'ai rencontré leurs infirmières impassibles sous le bombardement. J'ai constaté la fraternité qui les unit et qui rapproche des noms les plus illustres de l'aristocratie française, des noms les plus modestes. Ni fierté en haut, ni envie en bas. La même robe, la même coiffe et la même croix sur leur front ; comme aux soldats, un même uniforme, et qui dit uniforme dit égalité dans le dévouement, dans le risque, dans le devoir. D'une société à l'autre, il n'y a pas de concurrence, il n'y a que de l'émulation. Je ne sais si, en temps de paix, elles avaient toujours échappé, et partout, aux passions locales qui empoisonnaient la vie nationale, mais la guerre leur a donné l'union sacrée pour mot d'ordre, et elles ont, en soldats disciplinés, compris et respecté la consigne. Mme d'Haussonville m'a écrit un mot auquel elle m'excusera de donner une publicité pour laquelle il n'était pas fait, mais la force probante en est d'autant plus grande : « Les trois sociétés de la Croix-Rouge, la nôtre, Société de Secours aux Blessés Militaires, l'Union des Femmes de France et l'Association des Dames Françaises, travaillent côte à côte sous la direction du service de santé. » Cette phrase dit à merveille quelle collaboration unie et disciplinée seconde les services de l'Etat. En dehors de la Croix-Rouge, l'Etat n'aurait pas pu suffire à la tâche écrasante que cette guerre cruelle et longue lui a imposée. Même aujourd'hui, sans la Croix-Rouge, il n'y suffirait pas. C'est un organisme nécessaire, que la fonction, prévue et préparée, a créé. On doit le contrôler, on peut l'améliorer, mais il serait criminel, et je suis sûr que personne n'y

songe, de le soumettre à des contraintes qui lui enlèveraient une autonomie indispensable et renfermeraient une suppression déguisée ou une mutilation décourageante.

Les chiffres, ici, ont leur éloquence. Au début de la guerre, la Société de Secours aux Blessés avait 375 hôpitaux avec 17.939 lits ; elle compte aujourd'hui 796 hôpitaux avec 67.000 lits et 15.510 infirmières diplômées, dont 3.000 sont employées dans les hôpitaux militares. Au 31 décembre 1916, l'Union des Femmes de France avait 363 hôpitaux avec 30.000 lits et plus de 20.000 infirmières, diplômées ou bénévoles. D'août 1914 à mars 1917, l'Association des Dames Françaises a élevé de 100 à 350 le nombre de ses hôpitaux, de 5.000 à 18.000 le nombre de ses lits, de 5.000 à 7.500 le nombre de ses infirmières diplomées.

Au 31 décembre 1916, les trois sociétés comptaient environ 42 millions de journées d'hospitalisation, dont 25 millions pour la seule Société de Secours aux Blessés. Depuis le début de la guerre, cette dernière société a dépensé, sur ses propres ressources, la somme de 38.700.000 francs. Si je ne cite qu'elle, c'est que pour elle seule j'ai obtenu le chiffre des dépenses, non compris les remboursements effectués par le service de santé.

Les trois sociétés de la Croix-Rouge qui n'ont pas limité leur action à l'œuvre proprement hospitalière, ont étendu leur rayon hors de France, aux Dardanelles, à Moudros, à Corfou, à Salonique, au Maroc.

A côté de ces chiffres, qui disent l'effort matériel des femmes affiliées, il en est d'autres que je ne saurais passer sous silence et qui prouvent le dévouement civique dont elles sont capables. La Société de Secours aux Blessés a obtenu une croix de Légion d'honneur, 94 croix de guerre, 119 médailles d'honneur des épidémies. L'Association des Dames Françaises s'honore de 17 croix de guerre et de 80 médailles des épidémies, auxquelles il serait injuste de ne pas ajouter le grand Prix Audiffred décerné par l'Académie des sciences morales à Mme Macherez, présidente du comité de Soissons, et à Mlle Sellier, infirmière, qui fut sa fidèle et dévouée collaboratrice. Je compte, au bénéfice de l'Union des Femmes de France, 39 croix de guerre. Et voici enfin le glorieux martyrologe des trois sociétés : cinquante infirmières sont mortes victimes de leur dévouement.

Que ne puis-je vous dire, craignant d'être indiscret, l'héroïsme des femmes vaillantes qui sont restées dans les départements envahis ? Mme Pérouse, présidente de l'Union des Femmes de France, m'a écrit en me signalant leur dévouement, « qu'elles ont risqué leur liberté, leur vie, leur honneur même pour défendre devant l'ennemi féroce le droit sacré de nos blessés. » Je dois ajouter que si elles ont donné leurs soins aux blessés allemands comme aux nôtres, elles pourraient toutes prendre à leur

compte la réponse d'une vaillante institutrice de la Marne, Mlle Fouriaux, au major ennemi : « Monsieur, nous n'avons fait que notre devoir d'infirmières, mais sans oublier jamais que nous sommes françaises. »

Elle ne l'a pas oublié non plus, son devoir de Française, Mlle Joulin, infirmière à Douai, de la société de Secours aux Blessés Militaires, qui est prisonnière depuis six mois au camp de Holzminden, où elle a, sur son désir irrésistible, remplacé une mère de cinq enfants qui figurait sur la liste des otages dressée par la barbarie allemande.

Où ces femmes héroïques prennent-elles le courage, le sang-froid, la résistance patiente et tenace qu'elles mettent au service de la patrie et de l'humanité ? Ecoutez ce que dit l'une d'entre elles, qui a le droit de parler en leur nom, Mlle Canton-Bacara, faite chevalier de la Légion d'honneur pour avoir montré, pendant des mois, au milieu des dangers les plus graves, qui d'ailleurs ne l'ont pas épargnée, une vaillance et un dévouement exceptionnels. « Auprès d'un blessé qui souffre, d'un soldat qui murmure ou d'un paysan qui se plaint que son champ a été ravagé, le sourire de la femme doit savoir consoler et sa voix doit, en toutes circonstances, être prête à rappeler qu'au-dessus des souffrances, au dessus des rancœurs, au-dessus des mesquines luttes d'intérêt et d'ambition, il y a, au-dessus, bien au-dessus, notre France, qui, avant tout, seule importe ! »

Le sourire de l'infirmière française aura bien servi la défense nationale, mais je le dis surtout en pensant au lendemain de la guerre, il aura bien servi aussi l'unité nationale. Quelles rancunes il aura apaisées ! Quelles jalousies il aura éteintes ! Quels préjugés il aura vaincus ! Ces femmes du monde et de la bourgeoisie qui se sont penchées sur le lit des paysans blessés ou malades, ces femmes et ces jeunes filles qui ont sondé leurs blessures, pansé leurs plaies, compati à leurs misères et endormi leurs souffrances, ont de leurs mains délicates, expertes aux besognes les plus répugnantes, jeté les assises d'une France plus unie et plus fraternelle où l'envie et la haine n'auront pas droit de cité. Les yeux, tous les yeux se sont ouverts à des horizons nouveaux et à des clartés révélatrices auxquelles, par parti pris ou par inconscience, ils demeuraient trop obstinément fermés. Les unes auront appris que la bravoure, la droiture, le dévouement, le désintéressement loyal et fruste, la reconnaissance émue et ingénue, peuvent habiter l'âme simple d'un paysan ou d'un ouvrier. Eux, les paysans et les ouvriers revenus de leur préventions, ils sauront que le luxe n'exclut pas la bonté, que la beauté n'est pas toujours un don stérile, que la jeunesse n'est pas forcément insensible, qu'on peut être jolie et généreuse, délicate et courageuse, riche et compatissante, et que les mères dont les enfants sont morts excellent à prodiguer les soins de leurs

mains et la tendresse de leurs cœurs aux enfants meurtris qui souffrent loin de leurs mères!

Là-bas, dans leurs villages de la plaine ou de la montagne, elles ont, nos paysannes, mères, femmes ou filles, enduré avec un stoïcisme d'héroïnes la tourmente atroce et souvent incomprise qui s'est abattue sur elles. L'une d'elles, une paysanne du Poitou, plutôt âcre, passionnée et très religieuse, dont les deux fils et le gendre etaient sur le front, disait à une de ses amies, un mot terrible et sublime : « Il y a des femmes de chez nous qui font des prières pour que leurs fils soient épargnés, moi, j'pourrais pas parce qu'il me semblerait que je demande que ce soient les autres qui soient tués. » Toutes, elles ont souffert, peiné, travaillé, courbées sur la terre nourricière, que leurs hommes, comme elles disent, et leurs « fieux », et leurs gendres et leurs frères et leurs « promis » défendent de l'Yser aux Vosges, et même plus loin, plus loin, sur les champs de bataille de l'Orient. Parfois, c'est près de l'ennemi qu'associées aux vieux, revenus aux champs, elles sèment, labourent ou moissonnent. Rudyard Kipling, qui sait voir, nous a dépeint leurs groupes, poursuivant au milieu des trous de bombes, sous le feu des obus, la besogne commencée et je vous recommande, dans sa *France en Guerre*, un tableau pittoresque, à la Millet, où deux jeunes femmes achèvent, dans la joie d'une danse improvisée, l'épluchage des bottes de houblon « dont la vigne trainante met une guirlande délicate à leurs pieds ».

Pendant que les paysannes remplacent aux champs les « gars » que la guerre a pris et dont tant et tant, hélas! ne reviendront plus, les ouvrières, peu à peu, remplacent aussi dans les usines et renvoient au front, où ils sont nécessaires, les ouvriers de la guerre qu'une spécialité ne retient pas. Au 1er février 1916, les établissements civils de la guerre, les poudreries, les ateliers de la marine occupaient 127.792 femmes. La progression, déterminée par les exigences grandissantes des besoins a été croissante selon une courbe continue, et au 1er mars 1917, elle attegnait le chiffre formidable de 375.582. D'une année à l'autre, rien que pour les établissements civils, le nombre des femmes avait passé de 97.018 à 300.575. C'est une nécessité : le remplacement des hommes par les femmes, partout où la nature du travail le permet, a le double avantage de faciliter la mise en fonctionnement de nouvelles usines et de rendre aux armées des unités combattantes. Est-ce un progrès? Le problème a tellement d'aspects qu'il serait dangereux de ne l'envisager que d'un seul côté. Il faut le prendre dans son ensemble, au point de vue individuel et au point de vue social, le traiter à fond et non l'effleurer. La question la plus délicate qu'il soulève est celle de la natalité, la conservation de l'enfant et de la vie même de la race française. L'Académie de médecine l'a examinée dans un long et sérieux débat pour conclure à la nécessité de protéger la

maternité par une série de mesures qui peuvent s'accorder avec le travail de l'usine. Je dois rendre au ministre de l'armement et des fabrications de guerre, M. Albert Thomas, cette justice qu'il n'avait pas attendu cette délibération autorisée pour édicter, imposer et contrôler certaines de ces précautions sans lesquelles on enlèverait d'un côté à la défense nationale ce qu'on lui apporte de l'autre. J'approuve également le ministre d'avoir, en septembre 1916, accordé aux ouvrières des usines de guerre le droit de porter sur le corsage, en guise d'insigne, une grenade semblable à celle qui figure sur le brassard des ouvriers mobilisés. Ne vous y trompez pas : il y a, dans cette assimilation, si juste qu'elle vous paraisse, l'amorce d'une révolution industrielle et sociale. Pour ma part, loin de m'en effrayer, j'y applaudis. A travail égal, salaire égal; à travail égal, droits égaux. Il est heureux pour la femme, et il est honorable pour elle, qu'elle ait conquis cette égalité en rencontrant l'homme sur le chemin de la défense nationale. Ce début lui portera bonheur.

La femme française, dont je m'excuse de n'avoir pu qu'esquisser le magnifique effort de guerre, poursuivra cet effort *jusqu'au bout*; trois mots qui, pour elle comme pour nous, veulent dire jusqu'à la paix par la victoire de la justice et du droit. Après avoir regardé attentivement, en France, tout près de la ligne de feu, dans les régions dévastées, certains visages féminins, Rudyard Kipling disait : « Les femmes auront le droit de parler à l'heure du règlement final. Elles l'ont gagné mille fois. » Je souscris à l'hommage et à la prédiction. Semeuses de courage, les femmes ont confié, dans une déclaration récente, à Mme Jules Siegfried, l'honneur de prononcer en leur nom cette belle parole : « Si nos cœurs aspirent à la paix, nos consciences nous le défendent aujourd'hui. » Quand l'heure viendra, les femmes parleront. Elles parleront pour la France, dont elles ont servi la cause, et qu'elles ont grandi devant le monde. A son tour, la France parlera pour elles. Mme Maria Verone a demandé : « Les hommes se souviendront-ils? » En répondant : Oui, je le crois aussi fermement que je le désire. D'abord il y a les faits acquis et durables, avec lesquels on ne pourra pas se dispenser de compter. Les femmes n'ont pas envahi, mais occupé par droit de vacances, dans les administrations publiques, dans les offices de transport, dans les banques, dans l'industrie, dans le commerce, des emplois dont elles s'acquittent à merveille. Ces situations se prolongeront et créeront un statut nouveau. Puis comment lutter sans elles contre l'alcoolisme, contre la tuberculose, contre la dépopulation, contre le ravage de tous les fléaux dévastateurs? Enfin si les hommes oubliaient, ils seraient coupables à la fois d'ingratitude, de sottise et d'imprévoyance. C'est beaucoup... même pour les hommes. Les hommes se souviendront; ils feront à la femme dans la paix, par esprit de justice, la part qu'elle s'est faite dans la guerre, par esprit de sacrifice; ils auront

pour devise la forte pensée de Maurice Barrès : « Nous devons donner aux femmes dans le droit la place qu'elles ont prises dans le devoir. »

M. Maurice Barrès, *président*. — Toute la salle, mon cher ami, vous remercie d'avoir tracé ce portrait émouvant et glorieux de la femme française ; il est bon, il était utile. La femme française le mérite.

Si toutes les nations du monde se dressent et viennent se ranger à côté de la France, c'est que l'univers, après trois ans de guerre, est convaincu que, si la France était diminuée, il serait lui-même diminué.

Une des principales raisons qui contribuent à augmenter de mois en mois les forces de la France et de la civilisation, c'est précisément l'admiration qu'éprouve l'univers pour l'héroïsme de la France.

Certes au premier rang, il faut placer les héros vers lesquels se tournent toutes nos pensées, mais à côté d'eux, il est bon de faire connaître l'héroïsme de la femme française.

Il est soupçonné dans l'univers entier et vous aurez contribué à en répandre une idée plus complète et plus exacte.

Nous souhaitons tous que les paroles que nous venons d'entendre soient répandues à l'étranger pour multiplier les raisons que l'univers a de respecter les femmes françaises et de croire au triomphe de la civilisation.

APPENDICE

.....

Conférence sur l'Effort de la femme française pendant la guerre, donnée par M. Louis Barthou, Député, ancien président du Conseil, sous la présidence de M. Maurice Barrès, Député, Membre de la l'Académie française, le jeudi 19 avril 1917.

Allocution de M. le Président

Mesdames, Messieurs,

Louis Barthou va nous décrire l'effort des femmes françaises pendant la guerre. Quel sujet plein de courage et de deuil, et par quel témoin, brave et douloureux !

Barthou a éprouvé toute l'horreur de la guerre, mais il n'a pas lâché pied, il n'a pas laissé se détendre sa volonté, ni s'affaiblir son prodigieux don de vie. Il a gardé la voix haute, le cœur ferme pour regarder la réalité, et pour en dégager ce qui peut créer de l'enthousiasme. Par la plume et par la parole, depuis trois années, notre ami n'a pas cessé d'expliquer et de glorifier les efforts du patriotisme. Grand service rendu non seulemeut à la défense nationale, mais encore à la connaissance exacte de la grandeur humaine. Et qu'un tel rôle d'historien et d'animateur puisse être tenu par un grand blessé de la guerre, voilà ce qui est très beau. Depuis trois ans, Louis Barthou a dépensé encore plus de vaillance et de ressort qu'au temps où il donnait à la France le service de trois ans.

Nous avons hâte tous d'entendre notre ami et d'applaudir les femmes de France. Mais il a pensé que ce grand sujet, plein d'émotion et de beauté, ne serait pas dessiné dans toute son ampleur, si nous laissions en dehors de notre regard les Alsaciennes et les Lorraines qui, là-bas, dès avant la guerre, chaque jour luttaient pour protéger l'âme de leurs enfants et pour maintenir sur la rive gauche du Rhin l'antique trésor de la plus généreuse civilisation. Je me lève pour lancer un témoignage, court et brûlant comme un vivat, à la gloire de ces avant-courrières de l'armée féminine française.

J'apporte des textes. Des textes allemands. Les injures, les condamnations que subissent sans trève les Alsaciennes et les

Lorraines prouvent, avec un éclat souverain, la fidélité de nos sœurs et feront demain leur parure dans les fêtes de la victoire. Ecoutez, voyez, la monture en est boche, mais ils jettent les plus beaux feux de France.

La *Strassburger Post* du 13 mai 1916 jetait un cri de ralliement à tous ceux qui veulent une « Alsace allemande », aux conseillers du gouvernement, aux politiciens, aux instituteurs ; elle leur criait : « La femme alsacienne, voilà l'ennemi. »

« Le combat que nous avons à soutenir ici, derrière le front, pour la Germanie, disait-elle, est moins un combat d'homme à homme qu'une lutte pour amener à nous les femmes alsaciennes. Les hommes d'Alsace sont maintenant au front : il faut espérer que le tumulte des batailles en fera plus vite et plus certainement de bons Allemands que tous les beaux discours et tous les raisonnements que nous leur aurions pu prodiguer ici. Mais faisons en sorte que cette semence ne soit pas gâtée par les femmes, lorsque les soldats rentreront au foyer. Car ce sont surtout les femmes qui sont enduites de vernis français. Avant la guerre, nous avons fréquemment constaté que les sentiments amicaux du mari à l'égard de l'Allemagne, sentiments acquis à l'école allemande et à la caserne allemande, devaient plier devant les idées « welchisantes » de la femme. Coûte que coûte, il faut que les filles de la bourgeoisie alsacienne cessent de ressembler à leurs mères, sans quoi, d'ici longtemps, nous n'aurons pas de repos. On peut se demander si tout ce qui était à faire dans ce sens a déjà été fait. Des sœurs enseignantes ont été condamnées. C'est toujours ça ! Seulement, il existe encore une série d'institutions privées dont le personnel enseignant a sans doute passé les examens officiels et se conforme aux programmes, mais qui n'en donnent pas moins un enseignement dont la prétendue neutralité confine à l'hostilité envers l'Allemagne. »

Nous voilà immédiatement au nœud du problème et sur la redoute principale. Quand toute résistance était devenue impossible, c'est la femme alsacienne qui a maintenu pieusement la France au foyer des familles, et les jeunes filles déjà, de toute leur âme, proclamaient la sainteté de la patrie française.

C'est ce que confirme une enquête qu'en août 1915 la *Taegliche Rundschau* fit dans l'Alsace-Lorraine et dont voici les conclusions :

« Les pensionnats de jeunes filles sont la gangrène du pays, le mal incroyable qu'ils ont fait dans les quarante dernières années éclate maintenant aux yeux. Ils ont maintenu l'esprit français parmi les générations féminines qui ont grandi en Alsace depuis 1870 ; ils ont écarté de la conscience et du cœur de leurs élèves le sentiment des origines germaniques et des devoirs envers l'Allemagne. Les femmes auxquelles manquait, à cause de l'instruction qu'elles avaient reçues, l'attachement intime à la nationalité, à la langue, à

la littérature et à l'histoire allemande, qui, au contraire, étaient toutes pénétrées d'esprit français, ont agi de telle sorte sur leurs maris et leurs enfants que bientôt, chez eux aussi, la culture allemande a été dominée et étouffée par une pseudo culture franco-alsacienne. L'amour de notre littérature et de notre histoire, la connaissance intelligente de la civilisation et de l'effort de notre peuple qu'ils avaient acquis dans les écoles supérieures de garçons et fortifié sur les bancs de l'université, n'ont pas résisté aux grâces de la femme alsacienne. Ces vertus allemandes se sont étiolées, desséchées dans le mariage, lorsqu'elles n'en sont pas mortes. »

De tels textes somptueusement encadrés figureront, j'imagine, toujours dans la salle d'honneur des pensionnats de jeunes filles en Alsace et en Lorraine ; les noms des maîtresses qui enseignaient la France seront conservés.

Qu'il me soit permis dès aujourd'hui de nommer Mlles Elisabeth Kaeberlé et Marcelle Fabre qui créèrent dans plusieurs villes, notamment à Mulhouse et à Strasbourg, les « cercles des Annales », où des milliers de personnes se groupaient pour entendre des conférences, des représentations théâtrales, des morceaux de chant, bref la parole française, — et Mlle Emma Wust qui, peu après 1870, a fondé à Strasbourg, et maintenu jusqu'à 1914 des cours populaires et des réunions de jeunes filles du peuple, à qui des dames de la ville venaient enseigner notre langue et les manières françaises.

Notre langue, nos mœurs, nos usages, notre manière de penser et de sentir, voilà ce qu'il fallait maintenir, et d'une manière vivante, non seulement par des cours et des leçons, mais par la tradition. La tradition, puissance presque invincible ! Dans ces groupements de jeunes filles, on se passait la France de la main à la main ; on se communiquait la chaleur de la France. On y ressentait à toutes les minutes la fierté d'appartenir à une nation d'élite, et certes on s'y glorifiait de la France avec plus d'intensité qu'aucun de nous ne faisait dans ces minutes d'avant la guerre.

Au reste, si vous voulez, nous pouvons entrer dans une de ces maisons qui furent les conservatoires de la France en Alsace-Lorraine. Et pour qu'on ne me soupçonne pas de les voir trop en beau, avec un esprit de système, je n'y veux pas être votre guide : ce sont des mouchards et des juges allemands qui vont nous en faire le tableau.

Le 30 mars 1916, deux sœurs enseignantes de Guebwiller, la sœur supérieure Ludwina, née Eugénie Bach, et la sœur Emerentine, née Anna Eckert, comparaissaient devant le conseil de guerre de Mulhouse.

Elles étaient accusées :

D'avoir à plusieurs reprises, en présence de leurs compagnes,

traité les soldats allemands de « sales cochons », de « sales Prussiens » et de « barbares » ;

D'avoir, le jour de l'anniversaire de l'empereur (27 janvier 1915), dit à la sœur Emerentine, sur un ton dédaigneux, à propos d'un drapeau allemand qu'elles avaient à coudre : » C'est à la sœur Pauly (d'origine allemande) de faire ça : elle est aussi de cette race »,

D'avoir, à plusieurs reprises, déclaré, en présence de ses compagnes : « Ils (les Allemands) devraient bien laisser l'Alsace aux Français. Elle a été française pendant deux cents ans et elle appartient à la France. Les Alsaciens sont et resteront de sentiments français » ;

D'avoir, jusqu'à Noël 1915, non seulement parlé toujours français elle-même, mais d'avoir, en sa qualité de supérieure, exigé des sœurs qu'elle avait sous ses ordres de ne pas parler allemand et de se servir du français ;

D'avoir dit à la sœur Théodora, qui lui rendait visite à Guebwiller : « Si à l'avenir la sœur Pauly ne se tient pas mieux avec ses sentiments allemands, je la ferai passer par la fenêtre », et d'avoir fait une moue dédaigneuse et tourné le dos à cette même sœur, qui lui déclarait professer des sentiments allemands ;

D'avoir déclaré, au moment du bombardement de Reims : « Comment peut-on détruire à coups de canon la belle cathédrale ? Et ceux qui tirent dessus inscrivent sur leurs drapeaux : « Dieu est avec nous ! »

D'avoir régulièrement démenti les victoires allemandes que l'on venait annoncer dans la maison des sœurs en disant : « Chères sœurs, ce n'est pas vrai ! »

D'avoir déclaré, à propos de l'invasion allemande en Belgique : « Comment a-t-on pu assaillir ainsi un pays qui ne demandait rien ?

Enfin, d'avoir déclaré à plusieurs reprises à ses compagnes, en se frappant la poitrine : Je suis une française ! J'ai ça là-dedans et personne ne l'en arrachera ! »

Les sœurs Emerentine et Ludwina sont en prison, chacune pour six mois. Elles s'y retrouvent des ouvrières de fabrique, des femmes de chambre, des vendeuses de grands magasins, des filles et femmes de maires, d'industriels, de bourgeois, de pasteurs. Qu'ont fait ces grandes coupables ? Elles ont proclamé qu'elles avaient du « sang français » ; elles ont traité « de blagues » les communiqués officiels allemands ; elles « ont critiqué l'empereur et le Kronprinz », comme auteurs de la guerre ; elles ont « flétri la brutalité des soldats allemands » ; elles ont approuvé leurs fils, leurs maris, leurs fiancés de s'être jetés dans les rangs de l'armée française. Bref, comme fait à cette heure l'univers entier, elles ont méprisé les Boches.

Toutes ces prisonnières portent l'uniforme des détenues du droit commun et mangent à la gamelle. L'une d'elles, une dame de la bourgeoisie, a pu faire passer de la prison une lettre où elle déclare que son seul ennui est de ne pas pouvoir se faire photographier en costume si honorable et en si belle compagnie.

Le beau langage ! Vraiment, dans les écoles d'Alsace, on apprenait à parler et à penser ainsi ? Vite, adoptons des méthodes qui obtiennent de tels résultats et qui inspirent aux personnes les plus humbles un sentiment si loyal de la France. Mais les Allemands s'exagèrent la part de la scolarité dans la persistance des idées françaises en Alsace ; ils méconnaissent le rôle principal qu'ils jouent, eux-mêmes, dans tous les pays du monde, pour faire détester l'Allemagne.

N'étaient-ils pas encore à Colmar, le jour de l'enterrement de M. Preiss ou plutôt n'ont-ils rien compris à la scène du cimetière ? M. Preiss, qui, pendant des années, a représenté au Reichstag l'Alsace, l'honneur et la tradition française, venait de mourir. Il succombait aux violences que depuis 1914, il avait subies des Allemands. Quand son cercueil eut touché le fond de la tombe, soudain du milieu de la foule, la voix frêle d'une toute jeune fille s'éleva. Tel était le silence de tous, raconte un témoin, qu'on entendait le sable glisser du haut de la fosse sur le bois du cercueil. Et M^lle^ Preiss, âgée de seize ans, hautement dénonça les assassins de son père.

C'est ainsi que se forment dans le cœur des Alsaciennes et des Lorraines les plus belles pensées françaises. Ces femmes sont si nobles et si fortes, parce que, depuis 47 ans, elles vivent à l'école de la souffrance. Leur âme est fille de la douleur. Tout au fond d'elles, des plus jeunes comme des aïeules, ce qu'on retrouve, c'est l'expérience de 1870, le souvenir des blessés, des morts qu'elles ont soignés, dont elles entretiennent les tombes, et qui ne purent les sauver. Pour comprendre ces cœurs véhéments, il faut remonter aux jours de terreur où, il y a un demi-siècle, Alsaciennes et Lorraines, elles eurent la révélation d'elles-mêmes.

Le 7 septembre 1871, quatre mois après le traité de Francfort, un matin à huit heures et demie, la ville de Metz, encore pleine de sa population française, mais prosternée dans la douleur, se leva d'un seul mouvement. Aux appels du glas de la cathédrale, les quarante mille Messins s'en allèrent dans leurs maisons de prière, ceux-ci chanter à la cathédrale la messe des Morts, ceux-là réciter au Temple le cantique de l'exil, et ces autres, à la Synagogue, leur psaume de deuil. Puis, toutes les cloches de la ville sonnant, ils se rangèrent, places d'armes, derrière leurs prêtres et leurs magistrats, et se rendirent, la croix catholique en tête, au milieu de la stupeur des Allemands, au cimetière, devant le monument que les femmes de Metz offraient aux soldats français morts dans les batailles du siège... Nul dans cette procession de vaincus n'avait le droit de pro-

noncer un discours. D'un mot emprunté au texte sacré, l'évêque rappela que saint Paul défend de désespérer. Et par trois fois, entonna le *Parce Domine*, tandis que la foule à genoux priait pour la France.

L'esprit de ces grandes journées est demeuré pendant 44 ans dans celles que l'on appelait les « Dames de Metz », et qui, après avoir soigné les blessés du siège, et entretenu les tombes des morts, se mirent à la tête de toutes les œuvres françaises de bienfaisance. Peu à peu il se trouva que, sans l'avoir cherché, elles remplissaient une fonction publique, exerçaient une autorité morale, et, les meilleures familles étant parties, ces modestes femmes formèrent une espèce d'aristocratie de sentiments et de mœurs. Elles servirent d'exemples pour que l'on sût ce que l'honneur à la française exigeait des nouvelles générations. Un profond respect des vainqueurs même les enveloppait. Leur première présidente fut M^me^ Bezanson, et la dernière M^lle^ Aubertin, qui mourut à 82 ans, à la veille de la guerre, et que l'on nommait pour la distinguer des autres Aubertin, M^lle^ Aubertin la France.

Que de scènes à peindre, que de types à glorifier, durant ces 47 ans que les femmes d'Alsace et de Lorraine viennent de passer à nous attendre sur le champ de bataille ! Un demi-siècle de sacrifices pour la patrie et tout cela, dans l'ombre et le silence. Aujourd'hui encore je n'ose nommer qu'un petit nombre de ces héroïnes, à cause des barbares dont elles sont les captives. Qu'elles apprennent du moins que les Parisiennes s'étant réunies pour entendre un grand orateur décrire « l'effort de la femme Française pendant la guerre », ont approuvé que d'abord il faut rendre justice à l'effort de la femme alsacienne et lorraine, considérée comme un modèle. Et qu'elles voient dans notre hommage un signe entre mille de la place éminente qu'elles occuperont demain dans la France de la Victoire.

Echange de Messages.

Montréal.

« Nous, femmes du Canada, envoyons à nos sœurs de France notre salut ardent et affectueux. Nous applaudissons à vos héroïsmes, partageons vos espoirs, nous associons à vos luttes et faisons le serment que nos fils se battront avec les vôtres jusqu'à la victoire, heureux de donner leur sang pour la liberté du monde.

SIGNÉ *au nom du Comité féminin de France-Amérique :*
THEBAUDEAU, Madeleine HUGUENIN, *Présidente et secrétaire du Comité de Montréal.*

New-York.

Sommes heureuses et fières d'adresser l'expression de notre affectueuses et infinie admiration à nos nobles sœurs désormais alliées, infirmières, ouvrières de la défense nationale, aux paysannes dont les héroïques pères, maris, frères et fils ont sauvé à la Marne et à Verdun la cause sacrée de la liberté et de la justice.

Comme femmes américaines, nous sommes particulièrement reconnaissantes au Comité national d'avoir choisi pour rendre hommage à la Femme Française deux illustres amis des Etats-Unis : l'homme d'Etat et l'historien Louis Barthou, notre hôte des fêtes Champlain, et l'écrivain Maurice Barrés, auteur de cette touchante Colette Baudoche, filleule de Sainte Geneviève, de Jeanne Hachette et de Jeanne d'Arc.

Signé : Mrs Robert Lovett, Boston ; Mrs. T. A. Havemeyer, New-York, Mrs Nathaniel Thayer, Boston ; Miss Elisabeth Marbury, New-York ; Mrs. Barrett Wendell, Boston ; Miss Anne Morgan, New-York ; Miss Frances Griscom, Philadelphie ; Mrs. Ethelbert Nevine, New-York ; Mrs Cornelius Stevenson, Miss Anna Sands, New-York ; Mrs. Fracis Moneil Bacon, New-York ; Miss Elisabeth Scarborough, New-York, Mrs Robert Bacon, New-York ; Mes Lewis B Stillwell, New-York ; Mes Georges Brewer, New-York ; Mrs W. K. Vanderbilt, New-York ; Mrs. Joseph H. Choate Jr, New-York ; Mrs Whitney Warren, New-York ; Miss Elsie de Wolfe, New-York ; Miss Maure Witmore, New-York ; Mrs. A. M. Dike, New-York ; Mrs. Herman Duryea.

Réponses envoyées au Nom du Comité l' « Effort de la France et de ses Alliés ».

Les femmes Françaises réunies à la Sorbonne par le Comité « l'Effort de la France et de ses Alliés » remercient leurs sœurs canadiennes. Dans les deux pays les cœurs connaissent les mêmes épreuves et nourrissent les mêmes espérances. L'heure de la victoire va sonner. Les chers morts que pleurent toutes les femmes auront assuré la liberté du monde et les tout petits enfants qu'elles bercent sur leurs genoux, plus heureux que leurs frères aînés disparus, vivront, sur la terre délivrée du méchant, dans un siècle de paix et d'amour.

Stephen Pichon, *Président du Comité* ;
Maurice Barrès, *de l'Académie Française* ;
Louis Barthou, *ancien Président du Conseil* ;

Comtesse d'Haussonville, Madame Ernest Carnot, Madame Perouse, *présidentes des trois sociétés de la Croix-Rouge ;* Paul Labbe, *secrétaire Général du Comité :*

Les Femmes Françaises réunies à la Sorbonne par le Comité « l'Effort de la France et de ses Alliés » envoient à leurs sœurs des Etats-Unis leurs affectueux remerciements et l'expression de leur reconnaissance infinie par tant de preuves ininterrompues d'amitié vigilante et de tendre compassion. Nos soldats, nos blessés, savent ce qu'ils doivent aux femmes de cœur dont toutes les mères et toutes les épouses ont béni l'inlassable générosité. Le drapeau étoilé que nous saluons très bas, a été depuis près de trois ans l'étendard de la charité humaine. Il flotte maintenant près de nos trois couleurs, fier de collaborer au rétablissement de la liberté, à la revanche de la justice et du droit, à la victoire définitive du bien sur le mal.

Stephen Pichon, *président du Comité ;* Maurice Barrès, *de l'Académie Française ;* Louis Barthou, *ancien président du Conseil ;* Comtesse d'Haussonville, Madame Ernest Carnot, Madame Perouse, *présidentes des trois sociétés de la Croix-Rouge,* Paul Labbé, *secrétaire général du Comité.*

La Louange des Femmes.

Tandis que leurs maris sont allés à la guerre,
Les femmes n'ont pas fait entendre même un cri
Et la vie a repris son cours, comme naguère.

Les bourgs sont dépeuplés; les terres sont en friche
Et l'automne qui vient voit les blés tout pourris.
La guerre est dure au cœur des pauvres et des riches.

L'armée a racolé sa bande aventurière
Et les gens de l'usine et ceux des magasins,
Les voilà tous partis du côté des frontières.

Les femmes cependant sous leur toit sont assises,
Plus tristes que la mort et n'ayant pour dessein
Que de remettre à flot la fortune indécise,

Elles vont travailler, nobles et roturières,
Elles vont empoigner la bêche et le marteau
Et de l'or des aïeux être les trésorières.

La bannière que porte à présent devant elles
L'Esprit des temps nouveaux, de l'échoppe au château,
C'est celle de la Foi en la France immortelle!

Tandis que, sans pitié pour tous ces grabataires,
La guerre en les foulant marche, de bourg en bourg,
Et répand dans le vent son appel militaire,

Et tandis que, là-bas, dans leurs capotes dures
Sont couchés au milieu des bois et des labours
Les malheureux soldats qui cette peine endurent;

Tandis que sur le flanc des Vosges forestières
Et dans les champs du Nord saignent les combattants,
Elles vont travailler, comme on fait sa prière!

Les armes que l'amour dans les mains leur a mises,
C'est le fuseau de laine et le rouet chantant
Et l'aiguille savante à tous besoins soumise.

Et leurs bons conseillers, pour ces temps de misère,
C'est la Pitié paisible et c'est la Charité
Qui porte aux hôpitaux les choses nécessaires.

Elles ont donc vêtu la robe défleurie
Qui dit le don de l'âme à la simplicité
Et les voilà veillant dans les infirmeries.

Elles font leurs besogne en bonnes ouvrières,
Elles lavent les pieds lourds de croûtes de sang,
Et bercent les blessés à leur heure dernière.

Les joyaux dont leur front magnifiquement s'orne
En cette pénurie où leur grâce consent,
C'est leurs actes d'amour pour ces malades mornes.

Leurs perles, désormais, et leurs colliers de verre,
Ils sont faits des beaux pleurs humides et luisants
Qui ne couleront pas des yeux tristes des mères.

Et leur plus cher honneur parmi cette détresse,
En cette solitude et dans ce désarroi,
C'est ce qui les relègue au rang de la pauvresse,

C'est tout ce qu'elles font pour garer de la bière,
Arracher du cercueil et de dessous la croix
Le corps des pauvres gens qui devenaient de pierre,

C'est le regard qui reste en la face flétrie,
C'est l'espoir qui revient chez le débilité,
C'est la goutte de sang gardée à la Patrie !

Et voilà les bijoux dont elles seront fières,
Même dans l'indigence et dans l'adversité,
Et voilà pour toujours leurs titres nobiliaires !

Et tandis que, là-bas, croissent dans la souffrance
Leurs frères, leurs maris et leurs vaillants garçons,
Les femmes non moins qu'eux ont relevé la France.

Leurs titres de noblesse, en notre République,
Les fleurs de leur couronne et leurs riches blasons,
C'est leur goût et leur soin pour la chose publique !

C'est tout ce qu'elles font dans la vie ordinaire,
C'est tout ce qu'elles font dans ce délabrement,
De leurs mains de bourgeoise ou bien de mercenaire.

C'est tout ce qu'elles font pour aider à la vie,
Redresser le déchu, guérir le navrement,
Et que rien de chez nous ne tombe ou ne dévie.

C'est tout ce qu'elles font, les fortes ménagères,
Les dames du marché et celles du lavoir,
Les femmes de l'Eglise et les rudes bergères

La bannière que porte à présent devant elles
L'Esprit des temps nouveaux, dans ces tumultes noirs,
C'est celle de la Foi en la France immortelle !

Et quand vous reviendrez, bons soldats de la guerre.
O vous, les saints dolents que rien ne va lassant,
Lorsque vous remettrez le vêtement vulgaire,

Lorsque vous n'aurez plus pour logis la tranchée,
O vous plus que Jésus tout ruisselants de sang
En votre pauvre chair de tant de maux touchée,

Lorsque pour vous enfin cessera ce calvaire,
O tristes chevaliers aux armes de clarté,
Lorsque vous reprendrez le chemin de la terre,

Lorsque vous rentrerez dans vos belles bourgades,
Lorsque vous reverrez le foyer trop quitté;
— O soldats, ô héros, ô nobles camarades !

Lorsque, pouvant planter votre tente a l'arrière,
Vous, qui des mois sans nombre aurez tant combattu,
Vous serez de nouveau des gens dans leur chaumière,

Et de rudes brasseurs d'affaires dans les villes,
Et de bons paysans de blouses revêtus,
Et d'humbles mariniers à l'âme non servile,

Alors vous n'aurez plus les femmes de naguère,
D'avant ce grand remous et ce chambardement
D'avant cette croisade et d'avant cette guerre !

Car la bannière d'or que porte devant elles
L'Esprit des temps nouveaux, pour notre sacrement,
C'est celle de la Foi en la France immortelle !

SAINT GEORGES DE BOUHÉLIER.

47 — Imp. Art. « Lux », 131, boul. St-Michel, Paris